

Penser vivre

Roger Des Roches, *Nuit, penser*, Montréal, Les Herbes rouges, 2001, 64 p., 12,95 \$.

Denis Vanier, *Porter plainte au criminel*, Montréal, Les Herbes rouges, 2001, 112 p., 14,95 \$.

Yves Préfontaine, *Être — Aimer — Tuer*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 2001, 208 p., 21,95 \$

Hugues Corriveau

Numéro 104, hiver 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38030ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2001). Compte rendu de [Penser vivre / Roger Des Roches, *Nuit, penser*, Montréal, Les Herbes rouges, 2001, 64 p., 12,95 \$. / Denis Vanier, *Porter plainte au criminel*, Montréal, Les Herbes rouges, 2001, 112 p., 14,95 \$. / Yves Préfontaine, *Être — Aimer — Tuer*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 2001, 208 p., 21,95 \$]. *Lettres québécoises*, (104), 45–46.

Roger Des Roches, *Nuit, penser*, Montréal, Les Herbes rouges, 2001, 64 p., 12,95 \$.
 Denis Vanier, *Porter plainte au criminel*, Montréal, Les Herbes rouges, 2001, 112 p., 14,95 \$.
 Yves Préfontaine, *Être — Aimer — Tuer*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 2001, 208 p., 21,95 \$.

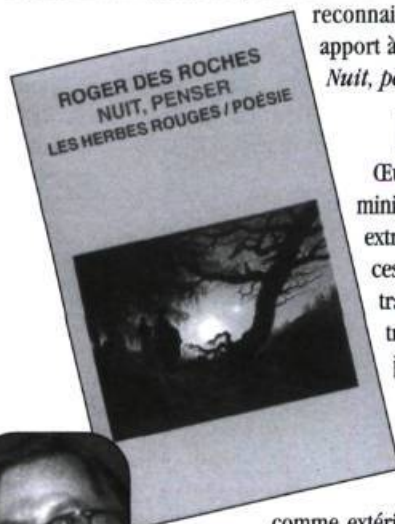
POÉSIE
 Hugues Corriveau

Penser vivre

*Et s'il ne fallait rien manquer, pas la moindre seconde
 de notre existence, pour qu'advienne le bonheur.*



ENFIN ! VOILÀ PEU, ROGER DES ROCHES voyait son travail récompensé par un prix littéraire important, à savoir le Grand Prix 2001 du Festival international de poésie de Trois-Rivières ! Il était temps qu'un jury reconnaisse l'immense valeur de son apport à la littérature québécoise, et son *Nuit, penser* le mérite hautement.



Insomnie

Œuvre d'une très grande économie, minimaliste à la limite, d'une douceur extrême, *Nuit, penser* propose de ces textes au bord d'une confiance tranquille, murmurée, pour ne pas trop éveiller en soi le drame toujours récurrent de l'inquiétude.

« Rien ne bat ici, sauf le cœur du sombre et du clair. » (« II », p. 10) Œuvre nocturne, donc, ouverte sur l'opacité, intérieure

comme extérieure, fouille aveugle mais lucide dans le demeurant de la nuit, dans ce moment précieux de l'inexact silence. « Tu sais que je ne dors jamais » (« V », p. 13), dit encore le poète comme pour s'assurer de perpétuer sa veille, pour accomplir cette vigile incessamment reprise quand semblent reposer les drames du monde. Et c'est le temps aussi de la femme désirée, expectative suave et généreuse, forcément troublante parce que imprévisible. Femme imaginée ou présente, amoureuse tendre qui console un peu de l'inhabité moment du délaissement :

*Elle va venir,
 une voix, un ventre, et couverte d'yeux,
 lèvres pleines, la peau couleur de peau,
 par cette fenêtre jaune ou noire,
 jaune ou noire.
 Elle va débarquer ici,
 souffle sucré,
 pluie de signes,
 rubans de sueur ou de temps.*

Elle ne rêvera pas. (« XI », p. 19)

À peine quarante-huit poèmes dans ce recueil, mais tous de cette même eau sans trouble, écrits avec cette délicatesse qu'on connaissait peu chez le

poète. De 1995 à 2001, Roger Des Roches a tranquillement accumulé ces petits instantanés des heures creuses afin de peupler l'inévitable abandon. La fumée, la peau, les mains, la lune, cette « lune couleur de sein léché par la lune » (« XIII », p. 21), le cœur et l'œil « par peur du vide, [...] peur des signes » (« XVI », p. 24). Vigilant, à chaque seconde, pour ne pas rater le miracle d'une beauté conviée, il se dit « veilleur, éveilleur » (« XVII », p. 26). Et à nous, avec lui, tranquillement voyeurs devant son silence enfumé, nous sont livrés presque pudiquement ces vers trempés afin de « vieillir sans hurler » (« XXVIII », p. 36), car « la chambre est l'air des mots » (« XII », p. 50). Suffirait-il donc de respirer pour parvenir jusqu'à ce livre intense ?

Plainte

Certains livres sont éclairés par l'histoire qui les précède. Illuminé ainsi par la mort inévitable de son auteur, *Porter plainte au criminel* ouvre une brèche de lucidité sur une fin imparable, s'inscrit d'emblée comme livre fondamental pour connaître Vanier et remonter jusqu'aux sources d'une colère jamais refulée. La grande clairvoyance qui sourd de ces vers bouleverse. Ici, le propos n'est en rien abstraitisant car, bien au contraire, l'affrontement du vivant et des forces du mal n'a jamais été si fort chez ce poète ; « avec la chimiothérapie de l'hippocampe. // je mourrai étouffé » (« L'utilité de la haine », p. 11), dit-il d'entrée de jeu. Et dans « Sorcière » (p. 40), il atteint l'exactitude de la vision achevée de sa propre existence :

*Il est trop tard, c'est fini...
 maintenant c'est l'infini,
 il faut oublier l'intelligence brusque et sans tendresse
 ou l'illumination par débécance
 ou l'internat médical,
 se cacher, étudier, comprendre,
 il est grand temps de dépasser ce qui est atteint.*

« C'est la fin, je vole dans le ciel ouvert » (« C'est la fin... », p. 50), dit-il encore, tout en questionnant l'absurde évidence : « Saviez-vous comme il est difficile de se tuer seul. / De mourir de rien. » (« Bleu comme tes cuisses », p. 56). On ne peut rester insensible à ce recueil pénétrant. Il y a là



Roger
 Des Roches

comme une ode si intense qu'on semble y accompagner la souffrance même qui s'y écrit. Et, pourtant, aucune démission. Toujours cette résistance qui a fondé une des œuvres majeures du siècle dernier :

*Vous aimez ouvrir
opérer, écrire
étendre les mots de feu de la chair,
le corps mis en mots
est la plus obscène et exacte des performances*
(« Les mots d'amour et d'opérer », p. 27)

En effet, si vous aimez l'exactitude d'une redoutable chirurgie du sens souffrant du langage, il faut vous engager dans ce recueil comme en un lieu sacré, puisque si près du terrible secret de l'après-silence.

Exaltation

Chez Yves Préfontaine, nous sommes dans une prolixité foisonnante qui étourdit. On se dit que ce recueil aurait pu faire l'économie de redites afin de mieux s'incarner dans sa propre incantation. Beau recueil, au demeurant, mais excessif, comme une pâtisserie à laquelle on ne peut résister mais qu'on aurait souhaitée plus légère. Bien que cette poésie soit présentée comme revendicatrice, dans un liminaire intitulé « indice » (chose assez insupportable et à la limite prétentieuse), nous sommes pourtant bien loin du vivant. Préfontaine accède dans *Être — Aimer — Tuer* à des méandres philosophiques qui frayent avec le Cosmos, la cosmogonie, l'Idéal, dieu même en toute substance, sans oublier la lumière stellaire (« poussière d'étoiles », dirait l'autre) où se cacherait l'essence vitale à retrouver. Bon, tout cela m'est apparu fort confus, et surtout extrêmement désincarné :

*Abrevé,
Abrevé de fiel
comme l'Autre
sur sa croix,
je me détache,
décharné,
de cette croix,
demeure saccagée de l'Être où j'en suis,
et je vais,
titubant,
vers la crucifixion terrestre,
glaireuse,
et je fouille fouille,
malgré la boue,
en quête toujours,
en quête d'un diamant spectral.*
(« Épilogue », p. 107).

Bon, faut-il préciser que le liminaire revendiquait la conscience, l'opposition à toute bêtise moderne, et condamnait le monde actuel dans tous ses aspects ? Déjà, le lecteur qui s'engage ici doit s'attendre à ce que l'auteur cherche à atteindre à la fois la réflexion et l'aspiration majuscule du Verbe (comme il faut l'entendre dans « Le Verbe s'est fait chair ») lié à Être, à Aimer, à Tuer, etc.

Cette poésie ne craint donc pas la réflexion, jusqu'à sembler nier sa propre fonction poétique, parfois. Nous assistons à une véritable ambition de redonner au poète le rôle ultime de la conscience, qui reprend de façon

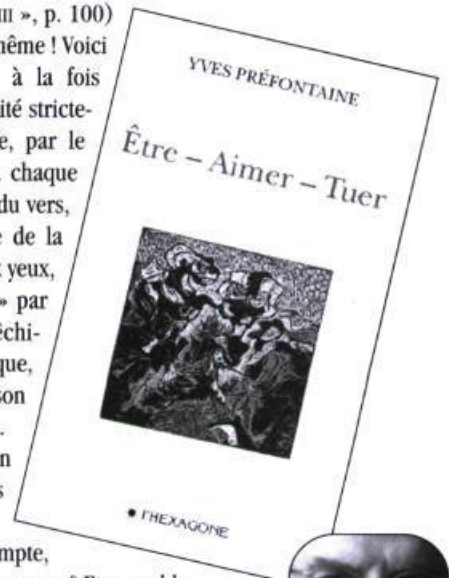
exacerbée l'idée du poète marginal, investi du pouvoir secret d'une Connaissance associée à la Vérité. Ce n'est pas une poésie facile d'accès ni sans exigence. Préfontaine dit plus son désir irréprouvable de « s'incarner » que son « incarnation vivante même ». Cela donne à ce recueil une distance, investie d'une philosophique aspiration à un idéal lié à un irréprouvable défaitisme : « Je désespère de vous, / hommes de proies. // Je désespère jusqu'à l'os » (« Le Verbe-Tuer », p. 143). Un curieux mysticisme céleste s'ajoute à tout cela où les étoiles et la lumière seraient génératrices autant du dedans que du dehors. Il faut ajouter que même les poèmes à « l'aimée » ont des relents de Marie de l'Incarnation :

*Je pleure d'indicible et de non-dit,
Je pleure les blessures de l'aimée
que je porte en moi.
Et je voudrais oindre ses blessures
d'un amour trop énorme,*
(« Les fruits de l'aimée, III », p. 100)

Ce n'est pas peu, tout de même ! Voici un recueil bien embêtant, à la fois « remarquable » par la qualité strictement littéraire de la langue, par le métier évident qui s'étale à chaque page, tellement l'exactitude du vers, la connaissance intrinsèque de la matière poétique sautent aux yeux, mais aussi « insupportable » par son côté passiste, prêchi-prêcha, redondant et archaïque, et, disons-le tout net, par son manichéisme assez primaire.

Comment donc peut-on concilier autant de qualités et autant de défauts en un mélange qui, au bout du compte, détruit l'objet même de son propos ? Et quand le poète désire rendre au texte sa part de réel, cela donne une note consternante qui explique la mise en pages hachurée de deux poèmes : « J'avais le hoquet de l'indignation politique, d'où la forme hoquetante de ces deux textes... » (à propos de « Occident — Iraq — ex-URSS — Pays baltes, I — II »). Difficile, donc, de se sentir appelé entièrement par ce recueil trop long, aux accents moralisateurs qui déferlent sur nous comme autant d'anathèmes.

Reste que nous tenons entre les mains un recueil important pour qui veut suivre au plus près les méandres d'une pensée qui n'a cessé d'enrichir les lettres québécoises.



Yves
Préfontaine

